

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 5.

Prix du numéro : 7 centimes — Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 2 FEVRIER 1882

LES FEMMES ET L'INSTRUCTION

Vous est-il jamais arrivé de faire la connaissance d'une de ces femmes—rares parmi nous—hérissées de grec et de latin, croyant avoir tout appris et aussi prétentieuses que désagréables ? Si vous avez rencontré une fois un de ces phénomènes, vous avez sans doute pris vos mesures pour ne plus le retrouver sur votre chemin. Vous l'avez évité avec encore plus de soin, si cette savantasse prenait des airs de libre-penseuse, et s'imaginait, dans sa faiblesse, pouvoir se passer de la force que donnent les idées religieuses. Cette femme, dont nous venons de tracer les principaux traits, c'est celle que le Conseil supérieur de l'instruction publique de France ambitionne de donner à ce pays de nos affections.

Ce Conseil a décidé la création de quarante lycées de filles, dans lesquels elles étudieront trois années durant le français, l'anglais et l'allemand, les sciences, et la quatrième année le grec et le latin, et encore les sciences. De religion, il n'en est pas question.

Dans la lutte que la révolution a entreprise contre le christianisme, le plus terrible ennemi qu'elle ait rencontré, c'est la femme. Les sectaires ont eu assez facilement raison des hommes qui se sont rangés en foule sous leurs drapeaux, mais la femme conservait le flambeau de la foi au sein de la famille, et, à un moment donné, elle le faisait briller d'un éclat si vif, qu'elle démolissait l'œuvre de l'impiété et sauvait ses victimes.

Dernièrement encore, les journaux impies de Paris étaient tout étonnés de voir des membres de la famille du président Grévy secourir des Dominicains d'Arcueil, victimes des décrets du 29 mars, et d'apprendre qu'une de ses filles, qui a épousé M. Wilson, n'avait pas voulu se contenter du mariage civil.

Il faut donc porter la guerre de ce côté, s'est dit la révolution, faisons-nous des alliés dans le camp qui nous résiste le plus, et nous aurons bientôt ville gagnée. Enlevons la femme à l'ordre moral, à la foi, et nous aurons accompli notre œuvre. Quelle réforme en perspective ! La femme savante et la femme libre-penseuse ! Pétrie de grâce et de beauté par la main du créateur, elle remplit, depuis que le monde est monde, le rôle de consolatrice de l'humanité. Que deviendra-t-elle quand la science l'aura desséchée et l'impiété démoralisée ? La femme a été créée à l'image de Dieu, le Conseil supérieur veut la refaire à l'image de Voltaire ou de Paul Bert !

Nous ne sommes pas de ceux qui croient que la femme en sait toujours assez lorsqu'elle peut distinguer un pourpoint d'un haut de chausse, comme disait Molière. Nous comprenons et nous aimons chez elle un ensemble de connaissances générales qui lui permettent de remplir avec plus de charme encore la mission que lui assigne la nature. Mais ces études arides qui rebutent souvent l'homme ne sont point son fait ; elles n'ajoutent rien à sa grâce la font dévier de sa voie et dérangent l'harmonie de la création. La femme n'a que faire de toute cette science pour conduire son ménage, car nous supposons qu'on n'entend pas pousser la réforme jusqu'au point de vouloir en faire la rivale de l'homme dans le champ de la vie et que ce que l'on veut c'est une femme savante au foyer domestique. Nous ne voudrions pas pécher par excès de galanterie, mais nous pouvons bien dire, avec nous ne savons plus quel auteur, qu'avec les connaissances que nous lui voulons, la femme la plus bête est ordinairement deux fois plus fine que son mari.

L'aversion que nous inspire la savantasse n'est rien en comparaison de l'horreur que provoque chez nous la libre-penseuse. Une femme impie, c'est un non-sens, une monstruosité. C'est un être déclassé qui révolte même jusqu'à des libres-penseurs. Des sots prétentieux soutiennent que l'homme peut à la rigueur se passer de religion, et que l'honneur seul lui suffit comme frein moral. Un romancier à la mode, qui est loin d'être un moraliste, Octave Feuillet, dit que dans le cercle ordinaire de ses relations, il a vu des hommes honnêtes sans religion, mais des femmes jamais. Toute femme qui n'est pas à Dieu, appartient à Vénus. Ce n'est pas un moraliste qui parle, mais un roué, un blasé répandu dans un monde corrompu, incroyant, et il doit s'y connaître.

Que demandons-nous à la femme ? Il lui a suffi, jusqu'à nos jours, pour occuper la plus belle place sur cette terre, d'être cette mère sublime qui guide nos premiers pas dans la vie et dont nous ne perdons jamais le souvenir ; cette jeune fille qui occupe et dore nos rêves à vingt ans, et enfin la compagne de nos bons et de nos mauvais jours. La haute science lui aidera-t-elle à remplir sa mission ? Sera-t-elle plus belle et plus tendre lorsqu'elle pourra causer trigonométrie, chimie, génération spontanée ? Tous les physiologistes nous diront que ces études ne conviennent pas à cet être si frêle, que la jeune fille s'étiole au contact de ces matières arides que peu d'hommes peuvent supporter. C'est tellement le cas, que l'ex-ministre de la guerre en France a dû rendre moins difficile l'examen d'admission à l'École polytechnique, après avoir constaté que chaque année plusieurs candidats succombaient à des maladies cérébrales. Ce régime de la science à haute dose la rendrait-elle plus aimable ! Oh que non ! Quelle horreur d'entendre une dissertation philosophique au lieu de ces jolis riens que la femme sait présenter avec un ton si heureux d'expression ! L'homme qui trouve un si grand charme, à cause du changement, à la conversation de la femme, se verrait en face d'un autre lui-même, et périrait d'ennui. Voilà la réforme dont l'avenir est menacé. Et Molière ne serait pas là pour flageller ces nouvelles précieuses ridicules, ces savants en jupons !

Ce projet de haute instruction révolte les hommes qui ont le plus d'autorité dans la matière. M. Weiss, un ami de M. Gambetta, qui l'a appelé dernièrement à une charge importante, n'hésite pas, avec bien d'autres, à condamner ces lycées de femme.

« L'école et le collège, dit-il, tels qu'on les pratique de plus en plus chez nous depuis près d'un quart de siècle, ne sont déjà pas si sains pour le sexe fort lui-même. Avec nos programmes saturés, nos examens surchargés, nos concours extravagants, nos méthodes aveuglément mécaniques et aveuglément uniformes, nous ne formons plus que des esprits monotones, des intelligences vulgaires, des cerveaux surexcités, des corps abâtardis. Jugez ce que deviendront les jeunes filles, quand elles seront soumises à l'affreuse pression de ce qu'on appelle à cette heure l'enseignement pratique et positif. Elles dont le cerveau est si tendre et le corps si délicat ! Pauvres jeunes filles ! Elles n'auront plus ni les roses, s'épanouissant sur leur visage, ni l'ample chevelure tombant sur leurs épaules, ni leur gaieté et leur rire de la seizième année, ce rire, la plus fraîche des choses, qui, sur le seuil de la vie active et à l'entrée dans le monde, semble défier tous les chagrins de la vie et toutes les vilenies dont le monde est plein. Il est vrai qu'elles sauront raisonner, à dire d'expert, avec leur époux, de la formation des calcaires métamorphiques dans les Alpes bavaïses. Le jeune époux, qui sera aussi extrêmement stylé sur la Bavière alpine (car c'est très sérieux ce qu'on leur apprend de géographie dans les lycées depuis 1870), le jeune époux ne se plaindra plus que sa femme ne soit pas à son niveau.

« Ici surgit, en effet, la grande raison qui nous a valu les collèges de filles. Cette raison, c'est que les femmes, en France, n'étaient pas au niveau des êtres généralement supérieurs qu'elles ont pour maris. Ceux-ci, il y a déjà plusieurs années, se sont aperçus qu'ils étaient incompris de leur petite sotte de femme. Or, qu'est-ce qui faisait que leur femme ne s'élevait point à leur hauteur ? L'absence calculée et systématique de chimie, de physique, de paléontologie, d'égyptologie et de myologie dans les esprits féminins.

Grands réformateurs de l'avenir, portez donc vos soucis sur vous-mêmes et laissez la femme telle que Dieu l'a voulu ; une créature faite de délicatesses et de tendresses, faible sans lui, mais avec la foi, plus forte que l'homme, capable de plus de dévouements ! Proportionnez ses connaissances aux besoins de sa mission. Avec cette science, elle sera encore notre supérieure par le goût, les sentiments, comme elle l'est par l'esprit. C'est là son terrain propre et elle y excelle. Croyez-vous que madame de Sévigné aurait écrit ses lettres la tête bourrée de sciences ? La femme, c'est ce qui, en ce moment, se prête le moins à la réforme ; elle a accompli les plus belles œuvres de l'histoire les yeux fixés sur le ciel, soutenue par l'amour et la foi. Les deux systèmes d'édu-

cation de la femme sont bien connus par leur résultat. Le nôtre a produit la religieuse, l'humble sœur, et le vôtre ne peut produire que des monstres comme les sanglantes tricoteuses de 93, administratrices de la guillotine et les pétroleuses de la Commune.

A.-D. DECELLES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Un pays agité en ce moment, c'est la France ; il est vrai que l'agitation est un peu une maladie chronique chez elle, mais depuis assez longtemps, elle jouissait d'un calme relatif. Elle a voulu rattraper le temps perdu, et nous la trouvons aujourd'hui sous l'émotion d'une crise politique et financière qui vient d'emporter le grand ministre, et menace d'une ruine complète une foule d'institutions monétaires et une multitude de fortunes particulières.

Qui l'aurait cru, il y a six semaines, le grand ministre a été battu en brèche par ceux-là même qui ont porté M. Gambetta sur le pavois, qui déclaraient qu'il était le seul homme possible à la tête des affaires. L'opposition à M. Gambetta ne lui vient pas de ses adversaires naturels, les monarchistes—on ne les compte plus à la Chambre—mais des intransigeants et de la masse des députés républicains.

M. Gambetta, résolu à reviser la constitution dans le but d'amoinrir l'influence du Sénat et de changer le mode d'élection des députés à la Chambre, a fait nommer un congrès, composé de sénateurs et de députés, auxquels il a confié le projet de révision. Il croyait trouver au sein du congrès un instrument docile, une majorité complaisante. Il en a été tout autrement, et il s'est montré hostile au premier ministre au point de condamner, dans les conclusions de son rapport, le fameux scrutin de liste auquel M. Gambetta attache une si grande importance. On sait que ce scrutin de liste ferait élire une liste de députés par chaque département et non un seul député par arrondissement, comme cela se pratique aujourd'hui. Grâce à ce mode d'élection, M. Gambetta espérait n'avoir au Parlement que des députés choisis par lui, et noyer les influences locales qui lui envoyaient parfois des députés républicains peu selon son cœur. Ce scrutin de liste, on le comprend, est la bête noire de la Chambre actuelle, issue des influences locales autant que des idées républicaines. La majorité s'est trouvée en plein conflit avec son chef ; ni l'une ni l'autre n'a voulu fléchir, et M. Gambetta est tombé sans gloire, sans rien laisser de ce règne éphémère que le souvenir de son entêtement. La clef de la solution était entre les mains du premier ministre, et, s'il est réellement un homme d'état, si c'est un grand politique, il ne devait pas risquer sa fortune sur une affaire aussi minime que ce projet de révision de la constitution. Tout le monde convient qu'à son point de vue même, cette révision est pour le moins inutile, car le Sénat n'est aujourd'hui que la copie de la Chambre. Les élections sénatoriales des premiers jours de janvier ont envoyé au Sénat 66 républicains et 13 conservateurs, les premiers ayant gagné 23 sièges. Quant à la Chambre, avec la majorité républicaine que dirige M. Gambetta, le besoin du scrutin de liste ne se fait guère sentir. Le *Times* trouve que M. Gambetta aurait fait preuve de beaucoup de tact s'il avait cédé à ses amis. C'est ce qu'il n'a pas voulu et c'est ce qui a ameuté contre lui la majorité et la plupart des journaux républicains.

La chute de M. Gambetta a jeté le monde dans la stupeur. Un règne qui promettait de durer si longtemps, si brusquement terminé ! Une influence si considérable réduite à néant en si peu de temps ! L'influence de M. Gambetta a été suprême depuis nombre d'années. C'est lui qui faisait et défaisait les gouvernements. Aurait-il usé son influence à gouverner sans régner ?

D'après ce que nous pouvons deviner aux dépêches d'Europe, ce sont les allures de dictateur que prenait M. Gambetta, qui ont révolté ses amis de la veille. Il a mis le comble à l'irritation en menaçant le congrès et la Chambre de dissolution, si la majorité ne tenait pas compte de ses ordres.

Gambetta a-t-il fini son rôle ? Nous en doutons. D